

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

TRAGÉDIE DE LA REINE D'ÉCOSSE

MONTCHRESTIEN ANTOINE DE

Tragédie — 1604

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	24
ACTE III	33
ACTE IV	53
ACTE V	61

ACTE I.

REINE D'ANGLETERRE, CONSEILLER,
[CHOEUR DES ÉTATS]

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Enfin jusques à quand mon âme désolée
D'effroyables sursauts doit-elle être ébranlée ?
Jusques à quand vivrai-je exposée au danger
Du poison domestique et du glaive étranger ?
Un corps sous le Soleil n'a jamais plus d'une ombre ; 5
Mais tant et tant de maux qu'ils surpassent tout nombre,
Accompagnent le Sceptre, envié des humains,
Lourd fardeau toutefois de l'esprit et des mains
Qui croît de jour en jour, puis à la fin accable
Son possesseur superbe encor que misérable. 10
Bien qu'un monde de gens me respecte à l'envi,
Me regarde marcher d'oeil et d'esprit ravi :
Bien que cent Nations admirent mes richesses,
M'élèvent plus d'un rang sur les autres Princesses ;
J'estime quant à moi malheureux mon bonheur, 15
Qui prend pour les séduire un vain masque d'honneur.
Le glaive de Damocle appendu sur ma tête
Menace de la chute, et moins que rien l'arrête :
L'Espagnol non content de son monde nouveau
Veut son trône orgueilleux planter sur mon tombeau ; 20

Où la force ne vaut l'artifice il emploie,
Pour remettre ma vie et mon État en proie :
Ce Pyrrhe ambitieux, dont la toile est sans bout
Embrasse tout d'espoir, aspire à gagner tout,
De la fin d'un dessein un autre fait renaître : 25
Des deux bouts de la terre on le connaît pour maître :
Encor sa convoitise il ne peut assouvir,
S'il ne vient, ô forfait ! Cette Île me ravir ;
Et sans la main d'en haut qui m'est toujours propice,
L'innocence aurait vu triompher la malice. 30
Ma Tamise l'honneur de nos fleuves plus beaux
Roulerait pour lui seul ses tributaires eaux ;
Et mon peuple Guerrier en armes indomptable
Porterait gémissant son joug insupportable.
Mais à quoi désormais me réserve le sort ? 35
Lorsque moins je me doute, on me brasse la mort.
Une Reine exilée, errante, fugitive,
Se dégageant des siens qui la tenaient captive,
Vint surgir à nos bords contre sa volonté :
Car son cours malheureux tendait d'autre côté. 40
Je l'ai bien voirement dès ce temps arrêtée,
Mais, hors la liberté, Royalement traitée ;
Et voulant mille fois sa chaîne relâcher,
Je ne sais quel destin est venu m'empêcher.
Chacun par mon exemple à l'avenir regarde, 45
Qu'une beauté Royale est de mauvaise garde.
Quoique de sa prison l'ennuyeuse longueur
Pût un juste courroux allumer en son coeur ;
Par mon doux traitement elle devait l'éteindre,
Se plaignant en son mal de ne s'en pouvoir plaindre : 50
Mais l'on m'a rapporté qu'en ce dernier effort,
Elle brigue mon Sceptre, et minute ma mort.
Serait-ce donc l'amour, Âme ingrate et légère,
Que me jurait sans fin ta bouche mensongère ?

Aurai-je ce loyer non dû, non attendu, 55
 D'une à qui tant de bien pour le mal j'ai rendu !
 Mais dois-je tenir vraie une simple apparence,
 Et former un soupçon en certaine créance ?
 Qui croit trop de léger aisément se déçoit :
 Aussi qui ne croit rien mainte perte en reçoit. 60
 Qui s'émue à tous vents, montre trop d'inconstance :
 Aussi la sûreté naît de la méfiance.
 Celui qui vit ainsi, meurt cent fois sans mourir ;
 Il vaut mieux craindre un peu que la mort encourir.
 Si donc pour assurer mon État et ma vie, 65
 Je l'ai, même à regret, quelque temps asservie,
 Ne cherchant point sa mort, ains tâchant seulement
 À dompter son audace et vivre assurément,
 Faut-il qu'une fureur à l'autre la transporte,
 Et qu'à me courir sus tout le monde elle exhorte ? 70
 Que contre moi les miens elle tâche animer,
 Qu'elle excite mon peuple, et s'efforce à l'armer,
 Bref que par ses attraits maint qui m'était fidèle
 Distract de son devoir s'engage à sa cordelle.
 Ô coeur trop inhumain pour si douce beauté, 75
 Puisque tu peux couvrir tant de déloyauté,
 D'envie et de dépit, de fureur et d'audace,
 Pourquoi tant de douceur fais-tu lire en ta face ?
 Tes yeux qui tous les coeurs prennent à leurs appas,
 Sans en être troublés, verront-ils mon trépas ? 80
 Ces beaux Astres luisant au ciel de ton visage,
 De ma funeste mort seront-ils le présage ?
 N'auras-tu point le coeur touché d'affliction,
 Voyant cette belle Île en désolation,
 En proie à la discorde en guerres allumée, 85
 Au meurtre de ses fils par ses fils animée ?
 Verras-tu sans douleur les soldats enragés,
 Massacrer à leurs pieds les vieillards outragés,

Égorger les enfants présence de leurs pères,
Les pucelles forcer au giron de leurs mères, 90
Et les fleuves encor regorger sur leurs bords
Par les pleurs des vivants et par le sang des morts ?
Si cette volonté barbarement cruelle
Peut tomber en l'esprit d'une Reine si belle,
Si le coeur d'une femme ayant la mort au sein, 95
Ose encor concevoir ce furieux dessein ;
Je croirai désormais que les Ourses cruelles
Dépouillent les fureurs qui leur sont naturelles ;
Et que la femme née à la bénignité
Environne son coeur d'une âpre cruauté. 100

CONSEILLER

Le masque est jà levé, la chose est trop connue :
L'oeil qui ne la voit point est voilé d'une nue ;
L'esprit qui ne la croit soi-même se dément ;
Le coeur qui ne la craint n'a point de sentiment ;
Il s'endort misérable, et l'orage tempête 105
Qui doit à l'impourvu fondre dessus sa tête.
Il ne faut plus, Madame, en demeurer ici ;
Embrassez de vous-même et de nous le souci :
Car si le bien public doit être votre envie,
Il faut aussi pour lui conserver votre vie. 110
Ainsi pourrez-vous rendre éteints plutôt que nés
Les barbares desseins de ces fiers Basanés ;
Ainsi vous pouvez apporter assurance,
À l'Écosse dommage, et terreur à la France ;
Là où si vous mourez c'est le souhait des Rois, 115
La fin de notre Foi, le tombeau de nos lois.
Et comme le troupeau dépourvu de son maître
Qui pense en sûreté dans l'herbage se pâtre
Est exposé en proie à la fureur des loups ;

Un semblable danger tomberait dessus nous, 120
Si la Parque cruelle avait coupé la trame,
Qui joint pour notre bien votre corps et votre âme :
Lorsque de factions l'État est divisé,
Toujours le plus méchant est plus autorisé ;
Le désordre a la voix, la licence effrénée 125
Aux énormes péchés rend l'âme abandonnée ;
Tout est indifférent et profane et sacré,
Le mal fait est sans peine et le bienfait sans gré.
Madame, je vous pri' de remettre en mémoire,
Que tous les Rois du monde envient votre gloire ; 130
Que chacun vous en veut, que l'orgueil étranger
Vous trame incessamment quelque nouveau danger,
Recherche tous moyens de vous ravir la vie,
Votre mort seule étant le but de son envie.
L'effort de l'Espagnol mille fois retenté, 135
Fait voir assez à claire son infidélité ;
Et s'il n'a satisfait à son traître courage,
C'est faute de bonheur et non faute de rage ;
C'est que le Ciel bénin veille toujours pour vous,
D'autant qu'en votre bien gît le salut de tous. 140

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Je sais bien, mon ami, qu'ores les destinées
Des Anglais, semblent être à ma vie enchaînées ;
Que plusieurs par ma mort du devoir divertis,
Auraient bientôt éclos cent Monstres de Partis ;
Que comme la Vipère est de son fruit rongée, 145
L'Angleterre serait des siens-mêmes mangée.
Songeant à tel malheur je souffre cent tourments,
Et d'une seule peur j'ai mille étonnements ;
Mais cette noire humeur qui mon âme possède,
Ne me permet jamais de songer au remède, 150

Semblable au Patient qui languit sans mourir,
Et ne peut malheureux sa douleur secourir.

CONSEILLER

Sortez-vous de ce trouble, il n'est rien plus facile.
Maintenant que le Ciel est serein et tranquille,
Que la mer est bonace et le vent bien tourné, 155
Mettez la voile au mât ; c'est par trop séjourné :
Car lorsqu'à ce beau temps succèdera l'orage,
Démarrer seulement c'est chercher le naufrage.
Tel peut en temps de paix sa vengeance exercer
Qui s'endort en son aise et ne veut y penser ; 160
Puis quand la guerre vient est contraint de le faire,
Trouvant pour son salut, juste, le nécessaire.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

À quoi me résoudrai-je en ces confusions ?

CONSEILLER

Tranchez en un seul chef l'Hydre des factions.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Pour frapper ce grand coup il faut un bras d'Alcide. 165

CONSEILLER

On peut sans grand péril occire une homicide.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Combien qu'elle fût telle, elle est hors de nos lois :
De Dieu tiennent sans plus les Reines et les Rois.

CONSEILLER

C'est pitié d'occire une femme méchante
Aussi bien qu'un Tyran : de tous deux on se vante.

170

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Considérez-la bien ; elle est mère d'un Roi,
L'épouse de deux Rois, et Reine comme moi.

CONSEILLER

Considérez-la bien ; c'est une déloyale
Qui dément par ses moeurs la majesté Royale.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Mon intérêt privé m'empêche d'en juger.

175

CONSEILLER

Et ce même intérêt vous semond d'y songer.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

J'y vois plus de péril alors que plus j'y pense.

CONSEILLER

Vous pouvez l'amoindrir en vengeant votre offense.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Cette juste vengeance il faut laisser à Dieu.

CONSEILLER

Dieu la remet en vous, qu'il a mise en son lieu.

180

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Si le Ciel est pour moi la terre m'est contraire.

CONSEILLER

Si le Ciel est pour vous rien ne vous peut mal faire.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Ses secrets sont profonds, et l'humain jugement
Proposant d'une sorte, il dispose autrement.

CONSEILLER

Puisque le Ciel est juste il ne peut lui déplaire,
Que la justice rende aux méchants leur salaire.

185

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Non, non, quelque vengeur sortirait de ses os,
Qui m'ôterait la vie et à vous le repos.
Les Rois qui font mourir ceux qui leur sont contraires,
Pensant les amoindrir, croissent leurs adversaires,
Les parents, les voisins, les enfants, les amis,
Revivent pour ceux-là qu'au sépulcre ils ont mis :
L'arbre rejette ainsi mainte nouvelle branche
Au lieu des vieux rameaux que le fer en retranche.

190

CONSEILLER

Mais en telle saison l'arbre peut se trancher

195

Que jusqu'en la racine on le voit dessécher.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Ce remède est jugé pire que le mal même.

CONSEILLER

Mais aux extrêmes maux, il est toujours extrême.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Supporter une injure est quelquefois meilleur
Que d'en chercher revanche, et trouver son malheur.

200

CONSEILLER

Si vaut-il toujours mieux se venger de l'injure,
Qu'en attirer mainte autre à cause qu'on l'endure.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

En deux périls du moindre on fait élection.

CONSEILLER

Mais il en faut juger sans nulle passion.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Si nous l'exécutons, nous irritons la France.

205

CONSEILLER

La laissant vivre aussi quelle est votre assurance ?

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Nous pouvons l'accuser mais non pas la punir.

CONSEILLER

Puisqu'elle est en vos mains qui vous en peut tenir ?

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Maint peuple sous cet ombre envahirait ma terre.

CONSEILLER

À qui la paix la paix. La guerre à qui la guerre.

210

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Les Rois la pleureront, j'aurai seule le tort.

CONSEILLER

Ils ne pourront au moins rire de votre mort.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Pour l'injure commune ils armeront leur destre.

CONSEILLER

Plus d'effroi que de mal le tonnerre fait naître.

Lorsqu'un grand se châtie il s'émeut bien du bruit.

Après le coup frappé peu d'effet s'en ensuit.

215

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Le sacré sang des Rois doit être inviolable.

CONSEILLER

Elle devait du vôtre estimer le semblable.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Nul ne croira qu'elle ait à ma vie entrepris !

CONSEILLER

Encor le vaut-il mieux que d'en être surpris.

220

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Les Liges sont toujours obscurément connues,
Tant qu'à l'effet sanglant elles soient parvenues.

CONSEILLER

Mais telle connaissance arrive un peu bien tard ;
Car on est cependant trop sujet au hasard.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Je tiens qu'il vaudrait mieux abandonner la vie
Que pour la conserver s'acquérir de l'envie.

225

CONSEILLER

Le Prince a peu de coeur s'il ne peut endurer
Ceux qui ne peuvent rien outre le murmurer.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

La Clémence le gagne, il convient que j'essaie
Si par doux appareils je puis sonder la plaie ;

230

Je veux encor un coup cette voie éprouver ;
Car la pouvant bien perdre et la voulant sauver,
Au moins l'on connaîtra que j'ai l'âme si bonne
Que je veux tout sauver et ne perdre personne.

CONSEILLER

Gardez en la gardant de perdre vous et nous.

235

REINE \[D'ANGLETERRE\]

J'ai peu de soin pour moi, mais j'en aurai de vous.

CONSEILLER

Ce n'est rien de le dire, il en faut apparaître.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Voulant ôter le mal gardons bien de l'accroître.

CONSEILLER

Sans employer le fer on ne le peut guérir.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Si ne le faut-il mettre à la faire mourir.

240

CONSEILLER

Quoi ! Votre âme au pardon lâchement s'abandonne ?

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Quand la douceur nous sert je la juge être bonne.

CONSEILLER

L'homme doux au méchant est inhumain au bon.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Le méchant quelque fois se vaint par le pardon :
Mais qui veut par le sang cimenter sa fortune,
Meurt toujours à la fin d'une mort non commune.

245

CONSEILLER

Celle qu'on ne craint point ou qui pardonne tout
Achève son chemin avant que d'être au bout.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

La peur qui n'a pouvoir que sur l'âme couarde
Des Royaumes puissants est une faible garde.

250

CONSEILLER

L'impunité du vice a causé maintes fois
La ruine et la mort du Royaume et des Rois.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

La trop grande rigueur jamais ne va sans haine.

CONSEILLER

Et la facilité des mépris nous amène.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

D'être aimée entre vous j'ai beaucoup eu de soin.

255

CONSEILLER

D'y être crainte aussi vous aviez bon besoin.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

L'amour de nos sujets qu'engendre la Clémence,
Cent fois plus que leur crainte apporte d'assurance.

CONSEILLER

L'amour de vos sujets vous doit donc émouvoir
À fermer l'oeil à tout fors à votre devoir.

260

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Je le veux faire aussi, mais sans être cruelle :
La douceur en la femme est vertu naturelle.

CONSEILLER

Ce n'est point cruauté que d'ordonner la mort
À celle qui tâchait vous la donner à tort.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

C'est un bien grand honneur de remettre l'offense,
Quand on a le pouvoir d'en prendre la vengeance.

265

CONSEILLER

Si l'oeil peut pénétrer jusques dans le penser,
Punissez bien plutôt qui songe d'offenser.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Qui pardonne à l'autrui pour l'amour de soi-même,
Se connaissant fautif mérite un los extrême.

270

CONSEILLER

Mais souvent il se livre en proie à l'étranger,
Lorsque de ses sujets il ne s'ose venger.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Des Avettes le Roi porte en sa république
Un poignant aiguillon et si jamais ne pique.

CONSEILLER

Aussi contre les bons vous n'en devez avoir ;
Mais contre les méchants qui forcent leur devoir.

275

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Le Prince trop sévère est taxé d'injustice.

CONSEILLER

Le Prince trop bénin se rend fauteur du vice.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Pécher en la Clémence est toujours le meilleur.

CONSEILLER

L'un aussi bien que l'autre est cause de malheur.
L'excès et le défaut font des erreurs notables

280

En matières d'État, peu ou point réparables.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Je veux donc à ce coup un entre-deux choisir
Utile à mes sujets, et propre à mon désir.

CONSEILLER

Madame, avisez bien, pensant être en la voie, 285
Gardez que votre pied maintenant ne fourvoie,
Tel s'égare souvent qui pensait bien aller.
En ce chemin glissant venant à vaciller,
Vous verriez (Ô bon Dieu, détournez ces présages)
Ruiner les Châteaux, fourrager les villages, 290
Ravager les Cités, les flottes abîmer,
Et le sang à torrents fuir dedans la mer ;
Que dis-je vous verriez ? possible votre vue
Cacherait sa clarté d'une mortelle nue,
Et parmi tant de maux vous resterait ce bien 295
De ne les pouvoir voir et de n'en sentir rien.
Heureux qui dormirait en la tombe poudreuse,
Pour ne languir captif sous une grotte ombreuse,
Où tout vif enterré comme dans un tombeau,
En vain Phoebus pour lui ressortirait de l'eau. 300

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Et bien, pour empêcher qu'une telle tempête
N'enveloppe avec vous mon incoupable tête,
En prison plus étroite il la faut enfermer ;
Je le fais par contrainte, on ne m'en peut blâmer.

CONSEILLER

Pour vous bien délivrer de cette prisonnière, 305
Vous tenterez en vain la façon coutumière :
Rechargez de cent fers ses jambes et ses mains,
Vous la rendrez toujours plus âpre en ses desseins,
Et s'elle peut un coup échapper de la chaîne,
Elle se plaira lors à faire l'inhumaine, 310
Mille maux, mille morts elle suscitera ;
Le souvenir des fers sa rage augmentera,
Et sa propre fureur se rendra plus félonne.
Ainsi voit-on le Tigre ou la rousse Lionne
Retenus pour un temps dans la cage enfermés, 315
S'ils gagnent la campagne être plus animés,
Faire plus de dégâts, de meurtres, de carnages,
Que ceux qui sont nourris dans les déserts sauvages.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Nous pouvons l'adoucir en lui faisant merci,
Encor qu'elle eût le coeur d'un Rocher endurci, 320
Et du mont Caucase elle prit sa naissance :
Aussi serait-ce alors de ma seule Clémence
Qu'elle obtiendrait la vie avec la liberté
Que perdre par sa faute elle avait mérité.

CONSEILLER

Son courage perfide est si fier de nature 325
Que ces rares bienfaits lui seraient une injure.
Je connais son humeur. D'un ingrat obligé
Que peut-on espérer que d'en être outragé ?

CHOEUR \[DES ÉTATS\]

Heureux le siècle d'or où sans avoir envie.
De monter à l'honneur, 330
L'homme sentait couler tous les jours de sa vie
En un égal bonheur.
Il n'était affligé de crainte et d'espérance
Ni mu d'ambition ;
Son corps plein de vigueur était franc de souffrance, 335
Son coeur sans passion.
Il ne désirait point voir sa vie estimée
Au prix de ses travaux ;
Ni pour un peu de gloire, agréable fumée,
N'endurait mille maux. 340
Il repaissait des fruits que la terre bénigne
De soi-même apportait ;
Et tout plat étendu sur une eau cristalline
Sa soif il contentait.
Libre il se promenait ès forêts verdoyantes 345
De son plaisir conduit.
Et n'habitait encor les places résonnantes
D'un populaire bruit.
Il reposait l'Été dessous un frais ombrage
S'il se trouvait lassé, 350
Et sommeillait la nuit dans un antre sauvage
De mousse tapissé.
Là sans être touché des vains soucis du monde
À son aise il dormait :
Le chagrin ni l'envie en mille maux féconde 355
Son coeur ne consommait.
Qui ne préférerait l'heur de ces douces choses
À la pompe des Rois ;
Qui ne souhaiterait cueillir ainsi les roses
Sans se piquer les doigts ? 360

L'ardente ambition qui les Princes transporte
Trouble leur jugement ;
La gloire plus de mal que de bien leur apporte ;
Leur aise est un tourment.
Leur repos s'établit au milieu de la peine ; 365
Leur jour se change en nuit :
Leur plus haute grandeur n'est qu'une Idole vaine,
Qui le peuple séduit.
Leur État n'a rien sûr que son incertitude ;
En moins d'un tournemain 370
On voit leur liberté tomber en servitude,
Et leur gloire en dédain.
Encores que chacun les prise et les honore,
Ils n'en sont plus contents :
Car le ver du souci sourdement les dévore 375
Parmi leurs passetemps.
J'estime bienheureux qui peut passer son âge
Franc de peur et de soi,
Et qui tous ses désirs borne dans son village,
Sans aspirer plus loin. 380

ACTE II

CHOEURS DES ÉTATS, REINE D'ANGLETERRE

CHOEUR \[DES ÉTATS\]

Ô l'honneur souverain des Dames Souveraines
Qui feras désormais bénir le joug des Reines,
Daigne baisser tes yeux d'éclairs environnés
Sur tes humbles sujets devant toi prosternés,
Qui viennent par ma voix te sommer de promesse, 385
Assurés en leur coeur, que toi grande Princesse
Qui même à tes haineux de parole ne faux,
N'en manqueras jamais à tes peuples loyaux,
Ains que tu permettras que la juste sentence
Donnée en plein Conseil en ta sainte présence 390
Contre cette Princesse, aye son libre cours,
Puisque les factions renaissent tous les jours.
C'est le désir de tous. Le bien de la patrie,
Que seul tu dois chercher maintenant t'y convie ;
Tes États assemblés en sont là résolus, 395
Et ton peuple dévot ne souhaite rien plus.
Il n'est temps qu'au pardon ta bonté se hasarde,
Garde ta Majesté afin qu'elle nous garde ;
Ce que tu ne peux faire en voulant que les lois
Épargnent celle-ci pour toucher à nos Rois. 400
Souffre que l'Angleterre en ma parole jure,
Que par ta seule mort plus de perte elle endure

Qu'elle n'acquît jamais par ces preux Chevaliers
 Qui dans le champ des Lis plantèrent leurs Lauriers.
 Ils moururent suivant une frivole Guerre, 405
 Et toi plus charitable envers ta propre terre
 La pourras garantir de tout nuisible effort
 Si tu trompes un coup les pièges de la mort.
 Mais en l'abandonnant à ce cruel orage,
 Son État est pour faire un si piteux naufrage 410
 Qu'aucun n'ayant moyen d'en ramasser le bris,
 Sa gloire et son honneur tomberont en mépris :
 Celle qui fut jadis en armes si prisée,
 À ceux qu'elle a vaincus servira de risée ;
 Ceux qui tremblaient de peur voyant ses étendards, 415
 Accourront l'assaillir, bandés de toutes parts.
 Portant donques le front peint d'une couleur blême,
 Et craignant plus pour toi que non pas pour soi-même,
 Imagine la voir, et te dire ces mots
 Tranchés de longs soupirs et de tristes sanglots : 420
 Fille que j'enfantai pour me servir de mère,
 Reine chère à mon coeur, à mon bien nécessaire,
 Prends garde à ton salut, et si ce n'est pour toi,
 Soit au moins pour les tiens, pour les miens, et pour moi :
 Si de mourir pour nous jamais te prit envie, 425
 Conserve aussi pour nous le reste de ta vie.
 La Dame est bienheureuse à qui les Cieux amis
 Par une grand'faveur ont tant de bien permis
 Qu'elle vive une vie au public profitable,
 Agréable à chacun, à soi-même honorable. 430

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Ô combien malheureuse est l'humaine grandeur,
 Quoiqu'elle éclate aux yeux d'une belle splendeur,
 Si des malheureux même il faut qu'elle se garde ;

Car que ne peut la main qui sans peur se hasarde ?
Qui présage un orage au port se va ranger ; 435
Qui prévoit le danger doit pourvoir au danger ;
Aussi veux-je assurer mon État et ma vie
Comme le bien public et le mien m'y convie.
Moi qui voudrais me perdre afin de vous sauver,
Pour ne vous perdre pas me dois bien conserver. 440
La cause est raisonnable et prudente est la crainte
De ce péril voisin, dont vous doutez l'atteinte :
Car il semble à peu près qu'en moi-seule est compris
Tout l'espoir du repos qui nourrit vos esprits.
Mais vous n'ignorez point que cette belle Reine, 445
En qui nous offensois la grandeur Souveraine
Par trop injustement la tenir en prison,
De chercher sa franchise a bien quelque raison ;
Encores que peut-être il nous soit dommageable
D'élargir une Dame en beautés admirable, 450
Féconde en artifice et faconde en discours,
Et qui sert de Soleil aux Astres de deux Cours.
Je ne veux point ici m'informer davantage
S'elle me veut du mal ; je sais bien son courage.
À dire vrai, sa vie importe à notre État, 455
Mais la faire mourir c'est un grand attentat.

CHOEUR \[DES ÉTATS\]

Plusieurs jours sont passés que nous l'y destinâmes
S'elle ourdissait encor d'autres nouvelles trames.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Le temps au sage esprit sert parfois de raison,
La volonté se tourne avecque la saison, 460
Et le Pilote seul est digne de louange,
Qui peut tendre la voile ainsi que le vent change.

CHOEUR \[DES ÉTATS\]

Quand un dessein est pris il ne le faut changer,
Si par ne le point faire on se met en danger.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Étant bien convaincue elle est mal condamnée.

465

CHOEUR \[DES ÉTATS\]

Au péché non au rang la peine soit donnée.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Je veux encor surseoir cette exécution.

CHOEUR \[DES ÉTATS\]

Gardez-vous d'avancer notre perdition.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Que peut plus, je vous prie, une femme enchaînée ?

CHOEUR \[DES ÉTATS\]

Que ne peut une femme à mal faire adonnée ?

470

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Trop tard après sa mort viendra le repentir.

CHOEUR \[DES ÉTATS\]

Trop libre en peu de jours vous la pourrez sentir.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Sa mine est éventée à son propre dommage.

CHOEUR \[DES ÉTATS\]

Encor le marinier vogue après le naufrage.

REINE \[D'ANGLETERRE\]

S'elle ose l'entreprendre il faudra la punir.

475

CHOEUR \[DES ÉTATS\]

Vous êtes à ce point pour n'y plus revenir.
Voyez l'éclat brillant des cuirasses Françaises,
Écoutez les tambours des bandes Écossaises,
Et les pifres d'Espagne, aujourd'hui son danger
Suscite tout le monde, et pour la dégager
On va couvrir la mer de voiles et de rames,
Emplir nos riches ports et de fer et de flammes.
Cependant parmi nous ce tison consommant
Ira de tous côtés les Lignes allumant,
Et la peste mortelle enclose en nos moelles
Causera plus de mal que les guerres cruelles :
Où voulant seulement consentir à sa mort,
Vous pouvez dès le bers suffoquer cet effort ;
Et par un peu de sang l'embrasement éteindre,
Qui, tant plus rampe avant, est davantage à craindre.

480

485

490

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Bien, faites, mes amis, comme vous l'entendez,
De ma part vos desseins ne seront retardés ;
En toutes les deux parts même raison je trouve

Comme même péril ; ainsi je n'en approuve,
Et n'en réprouve rien ; mais soyez avertis
D'aviser bien encor au meilleur des partis.

495

CHOEUR \[DES ÉTATS\]

Le Ciel veuille bénir notre haute entreprise ;
À ce notable effet la terre favorise ;
Soit le Démon Anglais des autres le vainqueur,
Aussi bien par nos mains comme par notre coeur.
Dieu veuille sur ton chef assurer la couronne,
Le Sceptre dans ta main, et que l'ire félonne
Des peuples conjurés pour le rendre abattu,
Cède finalement à l'heur de sa vertu :
Afin qu'à l'avenir l'image de sa gloire
Vole sur les autels du temple de Mémoire.

500

505

REINE \[D'ANGLETERRE\]

Quoi ! Que pour contenter ce conseil obstiné,
L'on mène cette Reine au supplice ordonné ?
Dois-je bien le vouloir ? Le puis-je bien permettre ?
Que ne pourra donc plus l'audace se promettre ?
Teindre ainsi l'échafaud du sacré sang des Rois ?
Je pourrais le mien même y verser quelquefois :
Car qui force le droit des Gens et de Nature,
Ce qu'il fait à tout autre en soi-même l'endure.
Il faut bien empêcher que mon bruit renommé
Soit d'acte si barbare à jamais diffamé,
Je pourrai mieux d'ailleurs signaler ma mémoire
Que d'une si tragique, et si malheureuse histoire :
Pour le vulgaire seul soit levé l'échafaud,
Non pour ceux que Dieu monte en un degré si haut.
Car que diraient de moi les Nations étrangères ?
Pourraient-ils sans dépit écouter mes louanges

510

515

520

Que la voix du Renom publie en tous endroits ?
 Veux-je en cette Princesse outrager tous les Rois ?
 Leur mettre contre moi la fureur au courage ? 525
 Le blasphème dans l'âme ? En la bouche l'outrage ?
 Qui pourrait désormais sans horreur me nommer ?
 Elle a pris, dirait-on, naissance de la mer ;
 Au bers elle a tété le pis d'une Lionne
 Moins rempli de lait doux que de rage félonne ; 530
 Bref elle porte bien un estomac de chair,
 Mais il recèle un coeur de marbre ou de Rocher.
 Mon sexe qui de moi tire tant d'avantage,
 N'en pourrait recevoir que vergoigne et dommage ;
 On le blasonnerait cruel, vindicatif, 535
 Méchant, double, jaloux, cauteleux, et craintif,
 Sanguinaire, imposteur, artisan de mensonges,
 Inventeur de malice, et controveur de songes,
 Caméléon venteux, sujet au changement,
 Prenant toutes couleurs, fors le blanc seulement. 540
 Les femmes que le sceptre a mis sous ma puissance
 Ne se tiendraient jamais de dire en mon absence :
 Ô cruel déshonneur de notre sexe humain !
 Tu ne devrais tenir en ta sanglante main
 Le sacré gouvernail de cette Île fameuse 545
 Qui ceint de tous côtés la grand'mer écumeuse.
 Si tu vins sur la terre en un tel ascendant,
 Qu'il faille que ta vie y passe en commandant,
 Que n'établissais-tu ta fière tyrannie
 Sur les Lions d'Afrique et Tigres d'Hyrkanie, 550
 Puisque ces animaux en leur plus grand courroux
 Au prix de toi barbare ont le courage doux.
 Pour donques éviter qu'avec de si grands blâmes
 Leur babil ne diffame aux étrangères Dames,
 Ces Dames à leurs fils, ces fils à leurs neveux 555
 Et ces neveux encor à ceux qui naîtront d'eux,

Il me faut à ce coup délivrer cette Reine
 Dont tout le monde a plaint la prison et la peine,
 Tenant comme ses fers, et libre de ses fers,
 Possible elle oubliera tous les ennuis soufferts 560
 Et le doux souvenir de telle bienveillance
 Ne sortira jamais hors de ma souvenance.
 Ainsi de quelque bien nous devons obliger
 Ceux qui d'un mal reçu peuvent se revanger ;
 L'homme bien avisé toujours s'il se peut faire 565
 Gagne par courtoisie un puissant adversaire.
 Tant de difficultés se viendront présenter
 Lorsque l'Arrêt de mort devra s'exécuter,
 Que pour y prendre avis faut prendre une remise ;
 Je romprai cependant le coup de l'entreprise. 570

CHOEUR \[DES ÉTATS\]

Qu'est-ce, ô Dieu, que de l'homme ! Une fleur passagère,
 Que la chaleur flétrit ou que le vent fait choir ;
 Une vaine fumée, une ombre fort légère
 Qui se joue au matin et passe sur le soir ;
 Un Soleil de la terre assez clair de lumière, 575
 Mais que mille brouillats vont sans cesse cachant,
 Qui s'élève au berceau pour tomber en la bière,
 Qui dès son Orient incline à son couchant :
 Une ampoule venteuse au front de l'onde enflée,
 Mais qui tout à l'instant se refond en son eau ; 580
 Une étincelle morte aussitôt que soufflée,
 Mais qu'on ne peut jamais raviver de nouveau.
 La vie est un air chaud sortant par la narine,
 Qu'un pépin de raisin peut soudain étouffer ;
 Un vif ruisseau de sang arrosant la poitrine, 585
 Qui glacé de la mort ne se peut réchauffer.
 La Lune a un Soleil pour réparer sa perte

Et remplir son croissant une fois tous les mois ;
Mais depuis que la vie est de la mort couverte,
Elle ne renaît pas en mille ans une fois. 590
Si les arbres l'Hiver perdent leur chevelure
Le Printemps les revêt d'un feuillage plus beau ;
Et l'homme ayant perdu sa plaisante verdure,
Ne doit point espérer de second renouveau.
On ne peut rendre aux fleurs leur couleur printanière 595
Lorsqu'elles ont senti les chaleurs de l'Été :
Quand une fois la mort flétrit notre paupière,
Yeux, vous pouvez bien dire : adieu, douce clarté.
La vie est sans arrêt, et si court à son terme
D'un mouvement si prompt qu'on ne l'aperçoit point ; 600
Là si tôt qu'elle arrive elle y demeure ferme,
Le naître et le mourir est presque un même point.
Bien certaine est la mort, mais la sortie incertaine.
Qui pourrait du matin juger la fin du jour ?
L'on veut bien décoller une Déesse humaine 605
Fille de la vertu et mère de l'amour.

ACTE III

DAVISON, REINE D'ÉCOSSE, CHOEUR [DES SUI- VANTES DE LA REINE D'ÉCOSSE]

DAVISON

Qui veut à la grandeur élever le courage
Doit exposer son corps et son âme à l'outrage
D'un maître injurieux dont le commandement
Est suivi d'une honte ou bien d'un monument. 610
Ô l'homme possédé d'une manie extrême
Qui s'engage au seigneur et renonce à soi-même !
Qui par une faveur muable comme vent
D'honneur et de repos se prive bien souvent.
La charge qu'on m'impose est certes bien fâcheuse, 615
Mais je crains qu'elle soit encor plus périlleuse :
Je vais frapper un coup, mais soudain je le vois,
Je le vois, malheureux retomber dessus moi.
Ô que d'un corps meurtri renaîtront de querelles !
Que d'une mort vivront de douleurs immortelles ! 620
Que de sang innocent sera bas épanché !
Avant que cette plaie ait le sien étanché !
Cette Hyde s'accroîtra sous les coups de l'épée.
Cent chefs pulluleront d'une tête coupée ;
Cependant moi chétif, déchassé, langoureux, 625
Je serai mais en vain du trépas désireux,

Toujours pour mon tourment s'allongera ma vie.
Justement poursuivi de rancune et d'envie :
Pour m'être à ce forfait ainsi tôt résolu,
De tous également je serai mal voulu. 630
Sans cesse il me souvient de la mort de Pompée
Et que de ses meurtriers l'attente fut trompée.
Le matin hérissé de rage et de courroux,
Quand un passant le chasse à grands coups de cailloux,
Ne regarde pas le bras qui sur lui se desserre, 635
Mais son aigre fureur consomme sur la pierre :
Sur moi seul tout de même on voudra désormais
Prendre vengeance d'elle, et je n'en pourrai mais :
Où ceux qui sont auteurs du mal de cette Reine,
Au milieu de mes pleurs se riront de ma peine. 640
Le sort est bien cruel qui me donne la loi !
Je ne le veux point faire et faire je le dois :
Il faut bien le vouloir ; car c'est force forcée ;
Tremblant je m'y résous. Ô ma triste pensée,
Éloigne loin de toi ce qui peut t'effrayer : 645
Quand la promesse est faite il convient la payer.
Ne restivons donc plus, ne tardons davantage.
Bien, je serai l'auteur de mon propre dommage.
Baste, l'on me tiendra pour ma témérité,
Fidèle exécuter d'une infidélité. 650

CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE D'ÉCOSSE\]

Que l'âme a de peine à mal faire !
Elle sent dix mille combats
Qui la pousse de haut en bas
Par maint et maint discours contraire :
Mais las pour considérer tout, 655
Elle est tant au vice inclinée,

Que pourtant elle s'y résout
Par malice ou par destinée.
Que sert aux mortels la raison
Si la passion est si forte 660
Qu'il faut que la pourette sorte
Pour la loger dans sa maison ?
En vain certes en nos devis
Reine des hommes on l'appelle,
Puisque par force ou par cautelle 665
Ses plus beaux droits lui sont ravis.
Cessez, pauvres âmes humaines,
De plus vanter vos qualités,
D'un vent d'honneur vous vous flattez,
Mais vous n'en sentez moins les peines : 670
Et si par les biens et les maux
On mesurait le bien de l'Être
Les plus stupides animaux
Plus heureux se font reconnaître.
Un seul point vous fait prévaloir 675
Qui n'est pas commun à la bête,
C'est quand la vertu vous arrête
Dedans les termes du devoir
Sans que l'appétit aveuglé
Tyran de votre fantaisie 680
D'un élan plein de frénésie
Vous emporte au train déréglé.
Mais qui se pourra tant promettre
Sinon par la faveur d'en haut :
Sans elle la force défaut, 685
Quand le vice nous veut soumettre,
Mais ne sait quoi de plus qu'humain,
Que le Ciel de grâce nous donne
À la vertu nous aiguillonne,
Au vice nous tire le frein. 690

REINE \[D'ÉCOSSE\]

De qui me dois-je plaindre ! Ô ciel, ô mer, ô terre !
Qui de vous trois me livre une plus âpre guerre ?
Depuis que le Soleil alluma son flambeau
Pour orner de clarté le monde encor nouveau
Le sort en son courroux n'a versé tant de peine 695
Sur aucun des mortels non que sur une Reine
Comme sur moi chétive et pleine de douleurs ;
Seule je suis en butte aux traits de tous malheurs
Dès le moment fatal de cette heure première
Qui me vit en pleurant saluer la lumière, 700
Jusques au jour présent, jour triste et déploré,
Sans trêve, sans secours j'ai toujours enduré ;
Et si j'ai quelquefois senti l'ombre d'un aise
C'était pour rendre encor ma douleur plus mauvaise.
Mon corps faible et débile était gisant au bers, 705
Où ses pleurs présageaient les maux que j'ai soufferts,
Quand mon pays natal divisé de courage,
Comme s'il prit plaisir à son propre dommage,
Chasse de son esprit toute fidélité,
Pour y substituer une déloyauté. 710
De notre antique trône il débouta ma mère,
Qui par des lieux secrets errante et solitaire,
Transportait mon berceau toujours baigné de pleurs,
Au lieu d'être semé de roses et de fleurs,
Comme si dès ce temps la fortune inhumaine 715
Eût voulu m'allaiter de tristesse et de peine.
Cette grande Princesse ornement de ses ans
Me tenant quelquefois en ses bras languissants,
De nos malheurs communs émue en son courage,
Du ruisseau de ses yeux me noyait le visage ; 720
Et haussant vers le Ciel le coeur et le sourci,
Soupirait tendrement et me parlait ainsi :

Ô chère part de moi-même, débile nature,
 Je ne sais quelle bonne ou mauvaise aventure
 Te garde le destin ; car l'oeil du plus savant 725
 Ne peut dans ses secrets pénétrer si avant.
 Bien sais-je seulement que si ta pauvre vie
 Du fil qui la commence est toujours poursuivie,
 Le Ciel pour démontrer combien peut son malheur,
 T'a fait naître ici-bas pour y vivre en douleur. 730
 Mais, dis, Ciel inhumain, quel mal ou quelle injure
 T'a pu faire au berceau ma pauvre géniture,
 Qui semble tous les jours à force de pleurer
 Ta grâce pitoyable à nos maux implorer ?
 Si c'est pour les péchés de la mère dolente, 735
 Que tu punis la fille, elle en est innocente :
 Épargne-la, cruel, et plutôt dessus moi,
 Dessus moi misérable épand tout cet émoi.
 En ces termes ma mère au Ciel fit sa demande ;
 Mais il s'en alluma d'une fureur plus grande, 740
 Elle n'était encor au milieu de son cours,
 Qu'une nuit éternelle obscurcit ses beaux jours,
 Et redoubla sur moi qui restait orpheline
 Les coups de sa colère indomptable et maligne.
 À peine avais-je encor vu neiger sept Hivers, 745
 Et sept fois le Printemps prendre ses habits verts,
 Que j'abandonnai là ma terre naturelle,
 Qui ne m'était plus mère, ains marâtre infidèle,
 Et traversant la mer jusques en France vins
 Dessous un autre Ciel, chercher d'autres destins. 750
 Là le Roi m'épousa, mais ce haut Mariage
 Fut suivi de bien près d'un funèbre veuvage ;
 Il mourut ce bon Prince, et le sort rigoureux
 Ne fit que le montrer aux Gaulois malheureux.
 Ô fortune volage, est-ce ainsi que ta roue 755
 Des Reines et des Rois inconstamment se joue !

Reconnaissant depuis qu'en cette belle Cour
J'avais toujours Éclipse au plus clair de mon jour,
France, la belle France, à tout autre agréable
Ne fut plus à mes yeux qu'un désert effroyable 760
Je revins voir ma terre où je pensais sans fin
Lamentier tristement mon malheureux destin ;
Mais je n'y suis longtemps, qu'au milieu de mes plaintes,
Je ressens de plus beau ses fatales atteintes,
Et ne vois pas si tôt l'un de mes maux faillir, 765
Qu'un autre plus cruel retourne m'assaillir :
Sur le triste moment qu'au monde je fus née,
Le Ciel à souffrir tout m'avait bien condamnée !
Mais s'il s'est envers moi déclaré rigoureux,
Ne s'est montré plus doux mon pays malheureux ; 770
Ayant laissé glisser dedans la fantaisie
La folle opinion d'une rance hérésie ;
Ayant pour un erreur fardé de nouveauté,
Abreuvé son esprit de la déloyauté ;
Il émeut furieux des querelles civiles, 775
Il révolte les champs, il mutine les villes,
Il conjure ma honte et me recherche à tort,
Croyant qu'à mon époux j'eusse brassé la mort.
Peux-tu bien, cher mari, qui maintenant reposes
Au séjour bienheureux entendre telles choses ? 780
Peux-tu voir diffamer ta plus chère moitié
Qui même après ta mort vit en ton amitié ?
Reloge dans ton corps cette âme généreuse,
Et par avance sors de la tombe poudreuse,
Pour prendre ma défense en l'accusation 785
Qu'intente contre moi ma propre Nation.
Cependant je m'enfuis sachant que l'innocence
À l'endroit des méchants n'est pas sûre défense,
Et m'embarquant sur mer je maudis mille fois
Les destins ennemis, mon Royaume et ses lois. 790

Mais comme si la mer eût quelque intelligence
 Avec la terre ingrate où j'ai reçu naissance,
 À peine fus-je entrée en son calme giron
 Ému dessous ma Nef des seuls coups d'aviron,
 Que je vis aussitôt les plaines écumeuses 795
 Faire blanchir l'azur des vagues orgueilleuses,
 Qui menaçaient aux bords par leur mugissement
 Le naufrage à ma Nef gémissante âprement.
 Je cingle nonobstant, doutant moins la tempête
 Que le danger des miens qui couraient à ma tête ; 800
 Aussi pensais-je bien trouver plus de repos
 Au fort de la tourmente, au beau milieu des flots,
 Qu'entre un peuple agité de félonie et d'ire
 Qui la mort de sa Reine injustement désire.
 Le Ciel ne permit pas comme je le voulais, 805
 Que je mouillasse l'ancre au rivage Gaulois,
 Où j'espérais trouver une terre étrangère
 Plus que la mienne ingrate à mes cendres légère :
 Mais comme hélas ! Je fuis ce pays qui me fuit
 La tourmente s'accroît, le jour se change en nuit, 810
 Les éclairs enflammés qui partent de l'orage,
 Comme traits rougissants entrefendent l'ombrage :
 L'horreur, le bruit, l'effroi, les sanglots et les cris
 Étourdissent l'oreille, et brouillent les esprits ;
 Tous s'adressent à Dieu durant l'âpre tempête 815
 Et son oreille est sourde aux vœux de leur requête ;
 L'air décoche son ire, et plus fort que devant
 S'animent les combats des ondes et du vent.
 Tantôt gît notre Nef ès gouffres enfoncée ;
 Tantôt haute s'élève aux étoiles poussée ; 820
 Puis tantôt ballotée en égal contrepoids
 Puisse le sel flottant par les fentes du bois :
 Bref courant à peu près la dernière fortune,
 Une fière bourrasque à nos vœux importune

La vient jeter aux bords des barbares Anglais, 825
 Peuple double et cruel, dont les suprêmes lois
 Sont les lois de la force et de la tyrannie,
 Dont le coeur est couvé de rage et félonie,
 Dont l'oeil se pâit de meurtre et n'a rien de plus cher
 Que voir le sang humain sur la terre épancher. 830
 Ô qu'il me valait mieux être bien loin jetée
 Au rivage inconnu d'une île inhabitée,
 Ou dans l'onde écumeuse éteindre mon flambeau,
 L'Océan pour le moins fût mon fameux tombeau.
 On me fit prisonnière ; un grand nombre d'années 835
 Dedans leur cercle rond sont du depuis tournées,
 Et nulle toutefois ne m'a jamais rendu
 L'heur de ma liberté chétivement perdu.
 Ô chère liberté, mais en vain désirée !
 Tu t'es donques de moi pour toujours retirée. 840
 Encor un jour enfin j'espérais te revoir ;
 Cela n'a rien servi fors à me décevoir ;
 Je ne dois plus sortir d'une prison si forte,
 Ou si j'en dois sortir la mort en est la porte.
 On veut frapper le coup que je ne puis parer ; 845
 Et bien, c'est fait de vivre, il m'y faut préparer.
 Le mal impatient s'irrite davantage ;
 Nous n'avons rien d'humain plus grand que le courage.

\\CHOEUR DES SUIVANTES DE LA REINE D'ÉCOSSE\\

Madame, quoi qu'on die ils n'en viendront point là.

REINE \\D'ÉCOSSE\\

Je suis quoi qu'il en soit résolue à cela. 850

**\[CHOEUR DES SUIVANTES DE LA REINE
D'ÉCOSSE\]**

Traiter en criminelle une telle Princesse.

REINE \[D'ÉCOSSE\]

À qui veut se venger tout autre respect cesse.

**CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE
D'ÉCOSSE\]**

Ils le font à dessein pour vous épouvanter.

REINE \[D'ÉCOSSE\]

Le coeur me trompe, ou bien c'est pour m'exécuter.

**CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE
D'ÉCOSSE\]**

On craint trop d'offenser ces grands Princes de France.

855

REINE \[D'ÉCOSSE\]

On craint moins pour ma mort que pour ma délivrance.

**CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE
D'ÉCOSSE\]**

La Reine votre soeur jamais ne le voudra.

REINE \[D'ÉCOSSE\]

De ma prison injuste elle se souviendra.

**CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE
D'ÉCOSSE\]**

C'en est aussi trop fait sans oser davantage.

REINE \[D'ÉCOSSE\]

Les grands mesurent tout par le seul avantage.

860

**CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE
D'ÉCOSSE\]**

Et que dirait-on d'elle en toutes Nations ?

REINE \[D'ÉCOSSE\]

Le souci du renom se perds ès passions.

**CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE
D'ÉCOSSE\]**

Qui n'a la vertu même au moins l'ombre désire.

REINE \[D'ÉCOSSE\]

Qui n'a la vertu même à tout forfait aspire.

**CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE
D'ÉCOSSE\]**

D'un spécieux prétexte il tâche le voiler.

865

REINE \[D'ÉCOSSE\]

Tel est si déploré qu'il ne veut celer.

**CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE
D'ÉCOSSE\]**

Un courage modeste a crainte de la honte.

REINE \[D'ÉCOSSE\]

Un courage impudent n'en fait jamais grand conte.

**CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE
D'ÉCOSSE\]**

Il nous faut donc prier, c'est le dernier recours.

REINE \[D'ÉCOSSE\]

Les esprits furieux aux prières sont sourds.

870

**CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE
D'ÉCOSSE\]**

J'en reviens toujours là que l'on fait cette trame,
Pour éteindre le feu nourri dedans votre âme
Du vivant souvenir de mille indignités,
Que vos déportements n'avaient point mérités.
Car quand au désespoir on vient offrir la grâce,
Ès courages plus durs le mal talent s'efface.

875

REINE \[D'ÉCOSSE\]

Une âme désolée aisément se déçoit
Par croire de léger le bien qu'elle conçoit.

**CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE
D'ÉCOSSE\]**

Une âme infortunée a toujours méfiance,
Et de son bien prochain recule sa croyance.

880

REINE \[D'ÉCOSSE\]

Quand les pensers du coeur sont d'espoir agités,
Il vit incessamment plein de perplexités.

**CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE
D'ÉCOSSE\]**

Heureux en ses malheurs qui nourri d'espérance,
Au plus épais des maux s'en promet délivrance.

REINE \[D'ÉCOSSE\]

Mais plutôt l'homme malheureux l'homme désespéré,
Qu'un vain espoir du bien rend sans fin malheureux.
Ne m'en parlez jamais ; ce n'est en la parole,
C'est en la douleur même en quoi je me console,
Et chassant loin de moi tout autre doux penser,
J'embrasse seulement ce qui peut m'offenser :
Aussi d'assez longtemps je suis en servitude,
Pour avoir pris au mal une forte habitude.

885

890

PAGE

Voici des gens, Madame, assez bien assistés,
Qui descendus là-bas demeurent arrêtés :
Je n'ai rien pu savoir du sujet qui les mène,
Mais ils sont pour le vrai de la part de la Reine.

895

REINE \[D'ÉCOSSE\]

Bien, s'ils viennent à nous il nous les faudra voir ;
Plaisir ni déplaisir je n'en puis recevoir ;
Car à tous accidents j'ai l'âme préparée ;
Moi-même je me suis de moi-même assurée.

900

**CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE
D'ÉCOSSE\]**

Mes soeurs, prions d'un coeur et d'une voix
Le Dieu du Ciel qui tient le coeur des Rois,
Qu'il tire hors de peine.
Notre innocente Reine.

Prions celui qui sur tous a puissance,
Et qui de tous demande obéissance,
Qu'il ait compassion
De notre affliction.

905

Prions celui qui ploie à ses desseins
Les mouvements des coeurs plus inhumains,
Qu'il nous rende propice
La grâce ou la Justice.

910

Prions celui de qui la dextre forte
De la prison ouvre et ferme la porte,
Qu'il nous tire d'ici
Par sa douce merci.

915

Prions celui qui seul est le recours
Des affligés, et des bons le secours,
Qu'il ôte la tristesse
À notre grand'Princesse.

920

Prions celui qui promet délivrance
Au coeur constant en sa dure souffrance
Qu'il finisse aujourd'hui
Son mal et notre ennui.

DAVISON

À vous Reine d'Écosse en prison arrêtée 925
Du depuis qu'à nos bords vous fûtes apportée,
Les États d'Angleterre unis en même accord,
Désireux de venger vos forfaits et leur tort
Ce juste Arrêt de mort par moi vous font entendre.
Pour avoir contre nous fait les Rois entreprendre, 930
Fomenté la discorde, ourdi la trahison,
À notre bonne Reine attenté par poison,
Rallumer çà et là les civiles querelles,
Semé des factions et des haines mortelles,
Ressuscité l'ardeur des combats amortis, 935
Formé contre l'État grand nombre de partis ;
Le Conseil vous prononce une telle sentence
Loyer bien mérité de votre griève offense.
Sur un noir échafaud votre beau chef voilé,
Par la main du bourreau tombera décollé. 940
Votre âme monte aux Cieux ! En cet espoir fidèle
Disposez-vous, Madame, à la vie éternelle.

REINE \[D'ÉCOSSE\]

Enfin vient le moment si longtemps attendu
Par qui le doux repos me doit être rendu ?
Ô jour des plus heureux tu feras qu'une Reine 945
Sortant de deux prisons sortira de sa peine,
Pour entrer dans les Cieux d'où jamais on ne sort,
D'où n'approchent jamais les horreurs de la mort.

CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE D'ÉCOSSE\]

Ô jour malencontreux, plutôt nuit ténébreuse,
Qui mets notre lumière en la tombe ombrageuse ! 950

Sans bien et sans support nous laissez-vous ici ?

REINE \[D'ÉCOSSE\]

Il n'est point dépourvu que Dieu prend en souci.

CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE D'ÉCOSSE\]

Vous nous laissez, Madame, et nos moites paupières
À force de pleurer éteindront leurs lumières,
Pour nous voir, ô douleur ! Entre mille dangers
Parmi ces ennemis et traîtres étrangers.

955

REINE \[D'ÉCOSSE\]

Vous me quittez plutôt, ce n'est moi qui vous laisse ;
J'abandonne la terre et au Ciel je m'adresse.
C'est une loi certaine à qui vient ici-bas,
Que toujours la naissance apporte le trépas.
Que chaque jour, chaque heure et moment qui se passe
De la mortelle vie accourcisse l'espace.
Mais combien que la mort soit un mal aux méchants,
Si est-ce un bien aux bons, Qui par le cours des ans
Sont conduits à ce port dont l'entrée moleste
Introduit les élus en la cité céleste,
Plutôt vivants que morts, plutôt jeunes que vieux,
De pèlerins errants faits combourgeois des Cieux.
Alors que le Coureur a quitté la barrière,
Il aspire à gagner le bout de la carrière ;
Le Nocher ennuyé de voguer dessus l'eau
Désire sur la rade amarrer son vaisseau ;
Le voyageur lassé sent rire son courage
Quand il voit le clocher de son propre village :
Moi donc ayant fourni la course de mes ans,

960

965

970

975

Supporté constamment les orages nuisant,
 Tandis que je flottais ès tempêtes du monde,
 Je veux ancrer au port où tout repos abonde,
 Je finis mon voyage en bien rude saison,
 Mais tant plus agréable aurai-je la maison, 980
 Où même je dois voir ce père pitoyable,
 Qui tire du discord la concorde amiable,
 Qui régit constamment les mouvements des Cieux,
 Qui fait danser en rond les Astres radieux,
 Et tient ce large monde enclos dans sa main forte ; 985
 Par qui tout est en tous d'une diverse sorte,
 Par qui nous avons l'être, en qui seul nous vivons,
 En qui seul nous sentons, respirons, et mouvons.
 Le feu prompt et léger prend au Ciel sa volée ;
 L'eau par son propre poids est en bas dévalée, 990
 D'autant que chaque chose aspire au même lieu
 Qui lui fut comme un centre assigné de par Dieu :
 Mon esprit né du Ciel au Ciel sans cesse tire,
 Et d'ardeur altérée incessamment soupire
 Après le tout-puissant, le bon, le saint, le fort, 995
 Que voir est une vie et non voir une mort.
 Jaçoit que la tempête amassant mainte nue
 Veuille du Paradis m'empêcher l'avenue,
 Et que par le chemin mille difficultés
 Viennent dessous mes pas s'offrir de tous côtés ; 1000
 Que le chaud et le froid, que le vent et l'orage
 Tâchent me détourber en cet heureux voyage,
 Si ne le peuvent-ils ; là je dois arriver :
 Je vois pour m'honorer les Vierges se lever ;
 Les Princes et les Rois joyeux de ma venue, 1005
 M'assigner en leur rang la place retenue ;
 Et Dieu même au milieu des Anges glorieux,
 Me recevoir chez lui d'un accueil gracieux,
 Me faire mille traits d'honneur et de caresse,

Et me vêtir au dos la robe de liesse 1010
Teinte au sang précieux de l'innocent Agneau,
Qui voulut s'immoler pour sauver son troupeau ;
Qui de libre fait serf, et qui de Dieu fait homme,
Porta dessus la Croix de nos péchés la somme.
Ciel, unique confort de nos âpres travaux, 1015
Port de notre tourmente, et repos de nos maux,
Reçois donc mon esprit qui sauvé du naufrage
De l'éternelle mort descend à ton rivage.

**CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE
D'ÉCOSSE\]**

Ne t'afflige point de la mort,
C'est une chose trop commune : 1020
Comme le faible le plus fort
Court à la fin cette fortune.
Tous finissent également,
Mais non pas tous semblablement.
Mortel, cesse donc de penser 1025
Fléchir la dure destinée ;
Si tien ne la peut avancer,
De rien elle n'est détournée ;
Larmes, soupirs, plaintes, discours
Sont vains obstacles pour son cours. 1030
Une forte nécessité
Conduit à son point toute chose,
Qui court d'un pas non arrêté
Tant qu'en sa fin elle repose :
Sans sentir mouvoir le bateau, 1035
On gagne à l'autre bord de l'eau.
Piéça tous nos premiers parents
Ont battu cette noire voie,
Où mille animaux différents

La Parque nuit et jour convoie, 1040
 Si l'un part du monde aujourd'hui
 L'autre suit demain après lui.
 L'homme au dernier terme arrivé
 Ainsi qu'à sa première source,
 Par le sort humain est privé 1045
 De faire une autre course ;
 Comme un fleuve à la mer se joint,
 Qui puis après n'en ressort point.
 Un chemin se peut-il trouver
 Qui se termine en quelque issue ? 1050
 Tu vois le Soleil se lever
 Et puis se cacher à ta vue ;
 De là commence à discourir
 Qu'un mortel est né pour mourir.
 Celui qui s'estomaquerait 1055
 De n'avoir eu plutôt la vie,
 Vrai foul il se déclarerait :
 C'est bien une aussi folle envie
 De vouloir différer sa mort
 Contre le dur Arrêt du sort. 1060
 L'homme jamais ne résoudra
 Qui craint une chose assurée :
 La Parque aussitôt lui viendra
 Toute affreuse et défigurée
 Pour craindre l'heure du trépas, 1065
 Comme pour ne la craindre pas.
 Qui voudra constamment la voir,
 S'arme le coeur d'un haut courage :
 Et s'apprête à la recevoir
 Comme un bien non comme un outrage. 1070
 Il n'en peut jamais avoir peur
 Qui peint son image en son coeur.
 L'homme qui se reconnaît bien

Sait en quelque saison qu'il meure,
Que de son temps ne se perd rien, 1075
Mais qu'aux autres l'autre demeure ;
Étant vieil, finit-il son cours
En la fleur de ses plus beaux jours.
Il voit la Parque racler tout
Sans respect de grandeur ni d'âge, 1080
Voit que de l'un à l'autre bout
Le monde est de son apanage ;
Et qu'il n'est aucune saison,
Qui ne lui porte sa moisson.
Il épie le vol du temps 1085
Qui toutefois n'importe guère
À ceux dont les esprits contents
Ont la fortune si prospère,
Qu'ils ne sauraient rien espérer
Sinon perdre à plus désirer. 1090
Il regarde grands et petits
Se suivre de peu d'intervalle
Au lieu qui les tient engloutis,
Et que dans sa demeure pâle
Tout homme est pressé du sommeil 1095
Jusqu'au grand jour de son réveil.
Il contemple qu'en se plaignant
Pour une belle Créature
Lorsque la mort va l'éteignant,
Il accuse à tort la Nature, 1100
Qui reçoit d'un plus grand que soi
La contrainte de cette loi.
Il connaît qu'au branle soudain
De tant d'inconstances humaines,
Le trépas demeure certain 1105
Entre ses façons incertaines,
Mais qu'on ne peut sur son moment

Asseoir aucun vrai jugement.
Celui-là qui médite ainsi
Et l'attend toujours de pied ferme ;
Qui n'est point de frayeur transi
Quand il voit avancer son terme,
Mais le croit toujours accompli,
Seul est de sagesse rempli.

1110

ACTE IV

REINE D'ÉCOSSE, CHOEUR DES SUIVANTES DE LA REINE D'ÉCOSSE

\[REINE D'ÉCOSSE\]

Voici l'heure dernière en mes vœux désirée, 1115
Où je suis de longtemps constamment préparée ;
Je quitte sans regret ce limon vicieux
Où l'esprit se radapte à sa tige éternelle,
Pour luire pure et nette en la clarté des Cieux,
Afin de refleurir d'une vie immortelle. 1120
Ouvre-toi, Paradis, pour admettre en ce lieu
Mon esprit tout brûlant du désir de voir Dieu ;
Et vous, Anges tuteurs des bienheureux fidèles,
Déployez dans le vent les cerceaux de vos ailes,
Pour recevoir mon âme entre vos bras alors 1125
Qu'elle et ce chef Royal voleront de mon corps,
Qu'au sein d'Abram par vous elle soit transportée
Où la gloire de Dieu nous est manifestée.
J'anticipe par foi ce doux contentement,
Qui d'un espoir certain me remplit tellement, 1130
Que tout ce que mon âme à mon coeur représente
Me fait vivre là haut quoique j'en sois absente.
Mais que sera-ce au prix si parvenue au Cieux,
Je puis voir de l'esprit ce qui n'est vu des yeux ?

Ce qui n'est point ouï ? Ce qui ne peut en somme, 1135
 Tomber aucunement sous l'intellect de l'homme,
 Si déchargé du corps il n'est fait tout esprit,
 Pour comprendre le bien qu'en terre il ne comprit ?
 Or afin de jouir du fruit de mon attente,
 Humble et dévotieuse à Dieu je me présente 1140
 Au nom de son cher fils, qui sur la Croix fiché
 Dompta pour moi l'Enfer, la mort et le péché ;
 Qui prit d'un serf mortel la sensible figure,
 Pour nous restituer l'immortelle nature ;
 Et qui daigna du Ciel en terre s'abaisser, 1145
 Afin qu'au Ciel la terre il puisse rehausser :
 Au nom, dis-je, du Fils, j'adresse à toi, le Père,
 Les fidèles accents de mon humble prière ;
 Plaise-toi l'accepter en sa seule faveur,
 Puisqu'il s'est par sa mort déclaré mon Sauveur, 1150
 Ramentevant les maux dont je suis criminelle
 Tu me peux adjuger à la mort éternelle,
 À l'abîme de Souffre où résonnent dedans
 Plaintes, cris, et sanglots, et grincement de dents :
 Mais vêtue au manteau de l'entière innocence 1155
 Dont ton enfant unique a couvert notre offense,
 Je te prie, ô Seigneur, de donner à ma foi
 Ce que peut ta Justice alléguer contre moi.
 Père doux et bénin en jugement n'arrive
 Contre ta créature. Hélas mon Dieu ! N'étrive 1160
 Contre moi ta servante, et ne me viens prouver
 Tous les péchés mortels qu'en moi tu peux trouver.
 Tous ont failli, Seigneur, devant ta sainte face :
 Si par là nous étions exilés de ta grâce,
 À qui serait enfin ton salut réservé ? 1165
 Qu'aurait servi le bois de tant de sang lavé ?
 La terre des vivants demeurerait déserte,
 Si l'erreur des humains en apportait la perte.

Tu nous as relevés de la chute d'Adam,
Et tiré notre bien de notre propre dam : 1170
Puis ouvrant un trésor de grâces libérales,
De toi-même as payé nos dettes déloyales :
Là-même où les péchés avaient plus abondé
Pour tous les abîmer ton sang a débordé.
Comme quand au matin l'air est chargé de nues, 1175
Le Soleil décochant ses oeillades menues
Fait soudain disparaître les brouillats épandus
Entre la terre et lui come un voile tendus ;
Tu dissipes ainsi, clair Soleil de Justice,
Quand tu lèves sur nous, l'amas de notre vice, 1180
Qui sans les doux regards qui partent de tes yeux,
Ferait comme un obstacle entre nous et les Cieux.
S'il te plaît tant soit peu jeter sur moi la face,
S'éprendront dans mon cœur les rayons de ta grâce,
Qui le repurgeront des infâmes péchés 1185
Dont j'ai l'âme et le corps l'un par l'autre tâchés.
Ô Dieu, fais que mon âme en ses fautes ternie
Reçoive le portrait de ta gloire infinie
Par ta main nettoyée, ainsi que pour s'y voir
Quand la glace est crasseuse on frotte le miroir. 1190
Délivre-moi, Seigneur, de ce mortel servage
Dont la chaîne éternelle est le plus certain gage,
Et permets que mon âme en dépouillant ce corps
Qui l'a longtemps serrée en ses liens trop forts,
Par son poix dangereux ne soit point retenue, 1195
Mais que prompte et légère elle fende la nue,
Afin qu'étant admise au séjour éternel,
Elle possède en soi ton amour paternel,
Qui se conçoit plus grand par l'objet de ta face
En l'esprit dévoilé de sa fangeuse masse. 1200
Il ne me reste plus au partir de ce lieu,
Que faire à tout le monde un éternel Adieu.

Adieu donc mon Écosse, adieu terre natale,
Mais plutôt terre ingrate à ses Princes fatale,
Où règnent la discorde et les dissensions, 1205
Où les coeurs sont partis d'étranges factions,
Et soudains à la guerre ainsi qu'à la créance,
Les mouvements premiers n'ont point en leur puissance.
Le Ciel veuille apaiser ces bouillons intestins
Qu'émeuvent en ton sein les orages mutins 1210
D'un tas de factieux, qui de guerres civiles
Déchirent la concorde et la paix de tes villes.
Puisse ton jeune Roi mon enfant bien aimé
Te gouverner longtemps, par les siens estimé,
Bien voulu des voisins, craint des peuples étranges, 1215
Et connu jusqu'au Ciel par ses propres louanges.
Ô toi l'espoir des Gens, doux souci de mon coeur,
Quoique l'on m'use à tort de fraude et de rigueur
Possible en tel sujet partout inusitée,
Que ton âme pourtant ne s'en tienne irritée ; 1220
Mais pour le bien public porte patiemment
Ce que tu ne devrais endurer autrement.
En telle occasion se taire de l'outrage
Ce n'est point lâcheté, c'est grandeur de courage.
Adieu puisqu'en vivant ci-bas régner te faut 1225
Aussi bien qu'en mourant je vais régner là-haut.
Puisses-tu croissant d'âge accroître tant en grâces,
Qu'après tous autres Rois toi-même tu surpasses.
Adieu France jadis séjour de mon plaisir,
Où mille et mille fois m'emporta le désir 1230
Depuis que je quittai ta demeure agréable,
Par toi je fus heureuse, et par toi misérable :
Si toutefois chez toi pouvaient loger mes os,
La mort me tiendrait lieu de grâce et de repos :
Mais puisque l'Éternel autrement en dispose, 1235
Sur son juste vouloir mon âme se repose.

Adieu ton grand Henry, Monarque glorieux,
Délices de la terre et doux souci des Cieux,
Qui porte aux yeux l'amour, la grandeur au visage,
L'éloquence en la bouche, et Mars dans le courage. 1240

Adieu Princes du sang honneur de l'univers,
Adieu braves Lorrains qui de Lauriers couverts,
Faites que votre Race en tous lieux estimée,
Vante encor à bon droit les palmes d'Idumée.

Adieu superbe Louvre, enflé de Courtisans ; 1245
Adieu riches Cités, adieu Châteaux plaisants,
Adieu Peuple courtois, adieu belle Noblesse,
Qui m'avez tant chérie étant votre Princesse,
Lorsqu'un François second, clair Astre des Valois,
Sur la Gaule exerçait les paternelles lois. 1250

Adieu finalement chastes et belles Dames,
Le beau désir des coeurs, l'ardeur des belles Âmes,
Qui dedans l'air François brillez plus vivement,
Que ne font par la nuit les feux du Firmament,
Et qui passez encor en nombre les Étoiles, 1255
Quand pour luire en Hiver elles n'ont plus de voiles.
Maintenant de quels mots pourrai-je m'aviser,
Belles et chères soeurs, de quels adieux user
En partant d'avec vous pour aller voir les Anges ?

Je sens plus que jamais des mouvements étranges, 1260
Lorsque je vois vos yeux de larmes se baigner,
Pour ne pouvoir au Ciel mes pas accompagner ;
Au son de ces soupirs qui vous ouvrent la bouche,
Un grand trait de douleur si vivement me touche
Que j'en ai l'âme outrée, et contre mon vouloir, 1265
Je me contrains moi-même à gémir et douloir.
Mais calmons notre esprit, sereinons notre face
Puisque cette tempête apporte une bonace.
C'est fort peu de mourir pour revivre à jamais
Au séjour éternel en éternelle paix. 1270

À ce dernier départ baisez-moi, Damoiselles,
Et priez Dieu pour moi ; vos prières fidèles
Serviront de cerceaux à mon esprit léger,
Pour s'aller d'un plein vol sur les Astres loger.
Mais je vous supplierai (c'est le dernier office 1275
Que je requiers de vous pour comble de service)
Que les mains du bourreau ne profanent mon corps ;
Le cher soin de l'honneur doit survivre les morts.
Fermez donc de vos doigts mon obscure paupière,
Ensevelissez-moi, couchez-moi dans la bière : 1280
Si mes membres gelés n'en ont nul sentiment,
Mon âme en goûtera quelque contentement.

CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE D'ÉCOSSE\]

L'homme avant qu'il soit mort heureux ne se doit croire ;
Car la félicité n'habite en ces bas lieux ;
Elle vit loin du monde et nul ne voit sa gloire, 1285
Si se laissant soi-même il ne retourne aux Cieux.
Que l'esprit est content qui connaît cette Belle
Et peut à plein souhait la chérir et baiser ;
Que l'âme est satisfaite en la gloire immortelle
D'user de ses plaisirs qui ne peuvent s'user. 1290
Quels doux ravissements de goûter l'Ambroisie
Que sa main délicate offre à ses courtisans,
Et boire son nectar qui de la fantaisie
Écarte la tristesse et les soucis cuisants.
Celui qu'elle reçoit à l'honneur de sa table, 1295
Au banc des immortels elle le fait asseoir,
Pour mener dans le Ciel une vie agréable,
Et commencer un jour qui n'aura point de soir.
Sa tête est par sa main de gloire couronnée,
Son corps est revêtu de l'immortalité ; 1300

Il célèbre en ce point le céleste Hyménée,
Qui pour jamais l'allie avec l'éternité.
Les Anges assistants au sacré mariage
Font le chant nuptial retentir dans les Cieux,
Un extrême plaisir chatouille leur courage, 1305
Pour l'extrême plaisir des Amants glorieux.
Possesseurs éternels des grâces éternelles,
Vivez paisiblement en la maison de paix :
Le temps rendra toujours vos liesses nouvelles ;
La fleur de vos plaisirs ne flétrira jamais. 1310
Vous habitez un port d'où n'approche l'orage
Qui le calme du monde à l'instant peut troubler :
Là l'esprit s'est sauvé le corps faisant naufrage,
Et les flots courroucés ne le font plus trembler.
Vous ne redoutez plus les aguets d'un Corsaire, 1315
Qui la mer épouvante et périt le Nocher :
Vous n'avez plus la peur d'un brigand sanguinaire,
Qui court le fer au poing le pas vous empêcher.
Plus l'avare usurier qui les vivants dévore,
N'envoie à notre porte un Sergent rigoureux : 1320
L'homme vous méprisait, Dieu même vous honore,
Et par votre malheur vous êtes bienheureux.
Un Prince ambitieux ne vous fait plus d'outrage,
Pour ranger tout un peuple à sa discrétion ;
Et vous ne craignez plus d'un Tyran le visage, 1325
Prenant pour tout conseil sa seule passion.
La trompette en sursaut vos âmes ne réveille ;
Vous ne voyez nos champs de bataillons couverts ;
La musique des Cieux contente votre oreille,
Et pour en voir le bal vos beaux yeux sont ouverts. 1330
Rien ne peut désormais du repos vous distraire,
Vos coeurs sont maintenant saoulés de tous plaisirs ;
Ce qui plus nous déplaît ne vous saurait déplaire,
Et vos contentements surmontent vos désirs.

Bref, vous possédez tant de grâces nonpareilles,
Que l'oyant et voyant on ne s'en croirait pas,
Mais on tiendrait suspects les yeux et les oreilles,
Comparant vos plaisirs à ceux-là d'ici-bas.

1335

ACTE V

MAÎTRE D'HÔTEL, [MESSAGER, CHOEUR DES SUIVANTES DE LA REINE D'ÉCOSSE]

MAÎTRE D'HÔTEL

Ô trois et quatre fois serviteur misérable !
Tu vis encor, et vois ce malheur déplorable, 1340
Ains ne le voyant pas, et par trop de regret,
En ta discrétion demeurant indiscret.
Reine unique ornement des Dames de notre âge,
Que ton malheureux sort afflige mon courage !
Beau corps, de qui la mort travaille tant d'esprits 1345
Dont le plus grand bonheur en tes yeux fut compris,
Je n'ai pu ni n'ai dû te faire cet office,
Quoique je fusse né pour te rendre service.
Après t'avoir servie en un degré si haut,
Que je t'eusse conduite au honteux échafaud ? 1350
Ce n'eût pas été rendre un certain témoignage
Combien j'abominais un si cruel outrage.
J'avais vu ci-devant ton auguste grandeur
Surpasser le Soleil en sa vive splendeur,
Et croyais que la nue à l'entour amassée, 1355
Serait par ton bonheur quelque jour déchassée ;
Mais j'en suis si trompé qu'au lieu de te revoir
Sur un trône Royal exercer ton pouvoir ;

Hélas ! Je suis contraint te regarder de l'âme
Exposée au bourreau sur un théâtre infâme. 1360
Certes je fusse mort au milieu de mes pas,
Si je t'eusse guidée à ce honteux trépas,
Honteux non pas à toi mais à cette Barbare,
Que le visage seul de ses Ourses sépare.
C'est être bien vraiment la même cruauté 1365
De laisser manier cette unique Beauté,
Qui des Rois seulement mérite être touchée,
À la main d'un bourreau de carnage entachée,
Pour en elle meurtrir sans vergongne et sans peur
La grâce de la grâce et l'honneur de l'honneur. 1370
Ô toi qui le consens, peuple fier et sauvage,
Puisse ton propre sang humecter ton rivage ;
Toujours par tes Cités se promène la Mort,
Conduisant devant soi la haine et le discord ;
Toujours le Ciel brouillé d'orage et de tempête 1375
Mille foudres aigus délâche sur ta tête.
Toujours la mer enflée en ses bruyants dehors
Coure sur ton rivage et sans bride et sans mors.

CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE D'ÉCOSSE\]

Nous vivons en un siècle auquel la modestie,
La honte et la vergoigne est du mode partie ; 1380
Nous sommes en un temps où tout est confondu,
Où l'injuste supplice au bon droit est rendu,
Où le vouloir des grands est estimé loisible,
Où toute la raison se mesure au possible.
On fait si peu de cas du sacré sang Royal 1385
Que la hache s'en trempe et le bras déloyal
L'épand ne plus ne moins que le sang mercenaire ;
On donne aux majestés le supplice vulgaire,

Et ce qui de tous temps restait d'inviolé
Se voit pour l'avenir profanement souillé. 1390
D'autant plus que de près tel supplice on contemple,
On le juge exécration et de mauvais exemple :
Car jamais le Soleil dans le Ciel tournoyant
N'aperçut ici-bas de son oeil flamboyant
Une si détestable et si perfide injure ; 1395
Ô Dieu, tu le connais et ton foudre l'endure !
Mais voici pas quelqu'un qui s'en vient devers nous ?
Marchons vite au-devant, mes soeurs, avancez-vous.

MESSAGEUR

Vous venez à propos, dolentes Dames,
Pour entendre par moi de piteuses nouvelles. 1400

CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE D'ÉCOSSE\]

Nous les attendons bien ; mais parle, Messageur,
Aussi bien nos esprits cherchent à s'affliger.

MESSAGEUR

Cette Dame Royale et d'âme et de courage,
En qui le plus haut Ciel admirait son ouvrage,
Est morte maintenant ; son sang fumeux et chaud 1405
Ondoit à gros bouillons sur le noir échafaud.

CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE D'ÉCOSSE\]

Forfait inusité ! Supplice abominable !
Cruauté barbaresque ! Attentat exécration !
D'un visage si beau les roses et les lis

Par les doigts de la mort ont donc été cueillis ? 1410
 Cette bouche tantôt si pleine d'éloquence
 Est close pour jamais d'un éternel silence ?
 Et cet esprit divin hôte d'un corps humain
 En est chassé dehors d'une bourrelle main.

MESSAGER

Seules vous ne plaignez le sort de cette Dame, 1415
 Mais écoutez sa fin pour consoler votre âme.
 Une constante mort dite à l'esprit discret,
 Mêlé quelque plaisir avecques son regret.
 Une grand'salle était funèbrement parée,
 Et de flambeaux ardents haut et bas éclairée, 1420
 D'une noire couleur éclatait le pavé,
 L'échafaud paraissait hautement élevé.
 Là des peuples voisins se fait une assemblée,
 Qui de tel accident était beaucoup troublée,
 Et la Reine qui porte un visage constant, 1425
 Arrive tôt après où le Bourreau l'attend.
 Paulet son garde-corps lui servait de conduite,
 Et ses femmes en pleurs cheminaient à sa suite.
 Elle qui lentement à la mort se hâtait,
 Leur douleur par ses mots doucement confortait : 1430
 Je vous pri' que ma mort ne soit point poursuivie
 De larmes et de sanglots ; me portez-vous envie,
 Si pour perdre le corps je m'acquiéris un tel bien,
 Que tout le monde entier auprès de lui n'est rien ?
 Puisqu'il faut tous mourir suis-je pas bienheureuse 1435
 D'aller revivre au Ciel par cette mort honteuse ?
 Si la fleur de mes jours se flétrit en ce temps,
 Elle va reflleurir à l'éternel Printemps,
 Et la grâce de Dieu comme une alme rosée,
 Distillera dessus sa faveur plus prisée, 1440

Pour en faire sortir un air si gracieux,
Qu'elle parfumerait le saint pourpris des Cieux.
Les esprits bienheureux sont des célestes Roses
Au Soleil de Justice incessamment écloses ;
Celles-là des jardins durent moins qu'un matin, 1445
Mais pour ces fleurs du Ciel elles n'ont point de fin.
Quand elle eut dit ces mots à ses tristes servantes,
Pour son cruel départ plus mortes que vivantes,
S'accrurent les soupirs en leurs coeurs soucieux,
Les plaintes en leur bouche, et les pleurs en leurs yeux. 1450
Comme elle est parvenue au milieu de la salle,
Sa face paraît belle encor qu'elle soit pâle,
Non de la mort hâtée en sa jeune saison,
Mais de l'ennui souffert en si longue prison.
Lors tous les assistants attendris de courage, 1455
Et d'âme tous ravis, regardent son visage,
Lisent sur son beau front le mépris de la mort,
Admirent ses beaux yeux, considèrent son port ;
Mais la merveille en eux fait jà place à la crainte,
Du prochain coup mortel leur âme est plus atteinte, 1460
Quand s'abstenant de pleurs elle force à pleurer,
Quand ne soupirant point elle fait soupirer.
Comme tous demeureraient attachés à sa vue
De mille traits d'amour même en la mort pourvue,
D'un aussi libre pied que son coeur était haut, 1465
Elle monte au coupeau du funèbre échafaud,
Puis souriant un peu de l'oeil et de la bouche :
Je ne pensais mourir en cette belle couche ;
Mais puisqu'il plaît à Dieu user ainsi de moi,
Je mourrai pour sa gloire en défendant ma foi. 1470
Je conquête une Palme en ce honteux supplice,
Où je fais de ma vie à son nom sacrifice,
Qui sera célébrée en langages divers ;
Une seule couronne en la terre je pers,

Pour en posséder deux en l'éternel Empire, 1475
 Le couronne de vie, et celle du Martyre.
 Ces mots sur des soupirs elle envoyait aux Cieux,
 Qui semblaient s'attrister des larmes de ses yeux ;
 Mais soudain se peignant d'allégresse plus grande,
 Un Père confesseur tout haut elle demande ; 1480
 L'un s'avance à l'instant qui veut la consoler.
 Elle qui reconnaît à l'air de son parler
 Qu'il n'est tel qu'elle veut, demeure un peu confuse.
 Si peu donc de faveur, dit-elle, on me refuse ?
 C'est trop de cruauté de ne permettre pas 1485
 Qu'un prêtre catholique assiste à mon trépas :
 Mais quoi que vous fassiez je mourrai de la sorte,
 Que mon instruction et ma croyance porte.
 Ce dit sur l'échafaud ployant les deux genoux,
 Se confesse elle-même, et refrappe trois coups 1490
 Sa poitrine dolente et baigne ses lumières
 De pleurs dévotieux qui suivent ses prières,
 Et tient tous ses esprits dans le Ciel attachés
 Pour avoir le pardon promis à nos péchés.
 Son oraison finie elle éclaire sa face, 1495
 Par l'air doux et serein d'une riante grâce,
 Elle montra ses yeux plus doux qu'auparavant,
 Et son front s'aplanit comme l'onde sans vent ;
 Puis encor derechef forma cette parole :
 Je meurs pour toi, Seigneur, c'est ce qui me console. 1500
 À ta sainte faveur, mon Sauveur et mon Dieu,
 Je recommande l'âme au partir de ce lieu.
 Puis tournant au Bourreau sa face glorieuse :
 Arme quand tu voudras ta main injurieuse,
 Frappe le coup mortel, et d'un bras furieux 1505
 Fais tomber le chef bas et voler l'âme aux Cieux.
 Il court oyant ces mots se servir de la hache ;
 Un, deux, trois, quatre coups sur son col il délâche ;

Car le fer acéré moins cruel que son bras
Voulait d'un si beau corps différer le trépas. 1510
Le tronc tombe à la fin, et sa mourante face
Par trois ou quatre fois bondit dessus la place.

CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE D'ÉCOSSE\]

Ô quel froid marriçon nous suffoque le cœur !
Afin que notre sort connaisse sa rigueur :
Transformez-vous, nos yeux, en sources éternelles, 1515
À force de pleurer aveuglez vos prunelles ;
Et vous, cœur désolé, lâchez tant de sanglots,
Qu'ils bruyent aussi haut que l'orage des flots.

MESSAGER

Laissez, laissez à part ces plaintes misérables.

CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE D'ÉCOSSE\]

Qui peut assez pleurer des maux si déplorables ? 1520

MESSAGER

On doit tant seulement lamenter pour les morts
Dont toute l'espérance est morte avec le corps
Ignorants l'autre vie, et ne croyant que l'homme
Est mis dans le tombeau pour dormir un court somme,
Et qu'à la voix de l'Ange il ressuscitera. 1525
La mort n'est point un mal ; et quand le bon mourra,
Cette injure ne peut jusqu'à ce point s'étendre
De changer son État et malheureux le rendre :
Car bien que même fin fût à l'homme innocent,

Qu'à l'homme vicieux qui coupable ses sent, 1530
 Celui-là dont la vie a toujours été bonne,
 Meurt toujours assez bien quelque mort qu'on lui donne.
 Si le genre de mort nous faisait malheureux,
 Le Ciel serait aux bons trop âpre et vigoureux :
 Car il aurait redu chétifs et misérables 1535
 Tant de sacrés Martyrs, de Pères vénérables,
 Et de saints Confesseurs qui constants en la foi,
 Sont morts honteusement à l'honneur de leur Roi.

CHOEUR \[DES SUIVANTES DE LA REINE D'ÉCOSSE\]

Votre conseil est bon. Ne lamentons pour elle
 Qui maintenant jouit de la gloire éternelle, 1540
 Mais plaignons notre perte, et pleurons seulement
 Pour chercher à nos maux quelque soulagement.
 L'amertume des pleurs adoucit la tristesse.
 Écoute ces regrets, bienheureuse Princesse.
 Princesse unique objet des Princes et des Rois, 1545
 Par qui l'amour faisait reconnaître ses lois,
 En toi seule acquérant dessus tous la victoire,
 La beauté respirait quand tu vivais ici,
 Mais lorsque tu mourus elle mourut aussi,
 Et le regret sans plus en reste à la mémoire. 1550
 Si ta main possédait un sceptre glorieux,
 Tu le viens d'échanger au Royaume des cieux :
 Mais on nous aveugla nous cachant ta lumière ;
 Car bien que le Soleil rayonne sur notre oeil,
 Notre âme en te perdant a perdu son Soleil, 1555
 Dont la seule clarté nous ouvrait la paupière.
 Beauté qui commandais absolument aux coeurs,
 Et qui trempais d'attraits les traits de tes rigueurs,
 Par lesquels on mourait de douleur ou d'envie ;

S'il te fallait mourir, naître il ne fallait pas 1560
Ou si rien ne peut vivre immortel ici-bas,
Tu devais toute vive au Ciel être ravie.
Immortel ornement des mortelles beautés
Dont tous les yeux humains languissaient enchantés,
Amour étant lui-même amoureux de ta grâce, 1565
Toujours la Chasteté sur ton front reluisait,
La douceur en tes yeux sa retraite faisait,
Et la pudeur semait ses roses en ta face.
Beau corps qui la vertu dedans toi renfermais,
Comme le seul esprit duquel tu t'animais, 1570
Pour être aux yeux de tous plus parfaite rendue ;
Quand l'on te fit aller de la vie au trépas,
Avec toi dans les Cieux elle alla d'ici-bas,
Comme des Cieux en toi elle était descendue.
Tête où les jeux mignards comme oiseaux se nichaient, 1575
Doux liens où les coeurs des Princes s'attachaient,
Et faisaient tous ravis gloire de leur service,
Las vous n'éclairez plus, ô cheveux bien aimés,
Ou bien c'est dans le Ciel, en astres transformés,
Comme furent jadis ceux-là de Bérénice. 1580
Beau front, glace brûlante où les yeux arrêtés
Admiraient chacun jour cent nouvelles beautés,
Siège de majesté tout relevé de gloire ;
Amour ce grand Démon qui sait ranger les Rois,
Le sceptre dans la main donnait en toi ses lois, 1585
Assis pompeusement sur un trône d'ivoire.
Beaux yeux de ce beau Ciel en clartés nonpareils,
Beaux Astres, mais plutôt deux rayonnants Soleils,
Aveuglants tout ensemble et brûlants de leurs flammes,
Autrefois vos regards doucement courroucés, 1590
Furent autant de traits rudement élancés,
Pour faire en leur désir mourir l'espoir des âmes.
Bouche pleine de baume et charmes coulants

Qui les coeurs plus glacés pouvaient rendre brûlants,
Plus faconde en beaux traits qu'en doux attraits féconde : 1595
Vif oracle d'amour toujours tu ruisselais,
D'un grand flux d'éloquence alors que tu parlais,
Pour ravir de merveille et de crainte le monde.
Hélas vous n'êtes plus, cheveux plus beaux que l'or,
Ou vous êtes sanglants si vous êtes encor ; 1600
Front tu n'as plus aussi ta blancheur naturelle ;
Yeux qui tant de lumière épandiez à l'entour,
La mort vous a voilés en dépit de l'amour ;
Le silence te clôt, ô bouche sainte et belle.
Puisque tant de beautés l'on a vu moissonner, 1605
Cessez, pauvres mortels, de plus vous étonner
Si vous ne trouvez rien de constant et durable :
De moment en moment on voit tout se changer ;
La vie est comme une ombre ou comme un vent léger,
Et son cours n'est à rien qu'à un rien comparable. 1610